

Chapitre 2 - Le Sud

2.1. Les civilisations du Sud

A quelques rares exceptions près, les civilisations du Sud auront progressivement été détruites, et leurs valeurs remplacées par celles du Nord. Ce mouvement, qui trouve une part de ses origines dans la colonisation, s'est considérablement amplifié ces dernières années, avec une pénétration quasiment mondiale de l'économie capitaliste, étroitement liée au système de valeurs du Nord.

Les civilisations du Sud sont presque systématiquement considérées comme "inférieures". Le Nord serait plus "avancé", économiquement, techniquement, et même culturellement. Les civilisations du Sud reposent plus souvent sur l'oral, et une transmission de proximité, que sur l'écrit. Mais ce n'est pas une règle générale, et cela ne suffit pas à expliquer la condescendance du Nord à l'égard des civilisations du Sud. Nous en reparlerons au chapitre 4, consacré à l'aide au développement.

Je me contenterai ici du constat de cette condescendance, sans entrer dans un long débat sur l'éventuelle supériorité de telle ou telle forme de culture sur une autre. Que ce soit entre civilisations, ou au sein même d'une civilisation, dès que l'on essaie d'introduire des critères prétendument objectifs, la pente vers une forme de totalitarisme devient vite glissante.

Le Nord est arrivé à faire partager et intérioriser ce sentiment d'infériorité par les pays du Sud, accentuant la perte de confiance dans leurs valeurs traditionnelles, et accélérant leur remplacement par les valeurs du Nord. Ces "valeurs", centrées sur la consommation, sont sans doute trop attirantes et finissent par tout dominer.

Alors que dans de très nombreux domaines (relations de respect avec la nature, relations de solidarité entre les membres d'une communauté, médecine, autres modèles de relations économiques, ...), les valeurs du Sud étaient pour le moins tout aussi respectables que celles du Nord.

2.2. “Développement” accéléré

Il y a 50 ans seulement, le Sud était caractérisé par une très grande diversité culturelle. Les modes de vie et de pensée, le fonctionnement économique et social d'un village indien n'avaient presque rien à voir avec ceux d'un village africain ou sud-américain.

Il reste évidemment de nombreuses différences aujourd'hui, mais l'élément le plus frappant de ces dernières années est probablement la convergence des modes de vie et de pensée. Des centaines de millions de personnes n'ont pas encore de quoi manger correctement, mais presque tous ont ou rêvent d'avoir un téléphone portable, une télévision et une voiture.

Même au Bhoutan, cité partout en exemple pour sa “résistance” à l'occidentalisation et pour son concept de “Bonheur National Brut”, tout n'est pas si simple. Dans ce documentaire, on voit bien l'impact que peut avoir l'introduction de la télévision en zone rurale : impact économique (vendre une chèvre pour acheter la télé), mais aussi social (remplacement des activités traditionnelles par regarder la télé). La télévision représente certes une ouverture au monde qui pourrait clairement avoir des aspects positifs, mais la réalité sera souvent beaucoup plus contrastée...

(Happiness, de Thomas Balmès, diffusé en février 2014 par Arte)

La plupart des civilisations du Sud ne subsistent aujourd'hui que de manière anecdotique : les touristes viennent voir des fêtes, des coutumes, du folklore... et les peuples traditionnels se retrouvent dans une position analogue à celles des animaux dans un zoo. Dans les îles Andaman (possession indienne au sud-ouest de la Birmanie), sur la route principale, une grille sépare même le flot de touristes de la population locale...

A de nombreux endroits dans le monde, nous avons créé des “réserves”, non pas d'animaux mais d'hommes : réserves d'Indiens aux Etats-Unis, réserves d'Indiens en Amazonie, bantoustans en Afrique du Sud, réserves aborigènes en Australie, etc... Dans le cas des Indiens d'Amérique du Nord, ces “réserves” ont été créées pour pouvoir confiner leurs habitants dans un espace limité, et mettre ainsi les blancs à l'abri de leur supposée “barbarie”. Initialement contre la volonté des Indiens, ensuite avec une sorte

d'*assentiment forcé*, les Indiens se disant qu'il est peut-être préférable de survivre dans un espace confiné que de disparaître purement et simplement.

Dans d'autres cas, en Amazonie par exemple, les peuples traditionnels sont véritablement demandeurs d'une protection forte, d'abord physique, contre les attaques violentes des colons ainsi que face à une autorité publique corrompue qui prétend les défendre, mais en pratique fait le plus souvent le contraire...

Cette disparition des civilisations du Sud s'est faite d'une manière incroyablement rapide. Il y a toujours eu des civilisations qui disparaissaient, pour des raisons extrêmement diverses (voir Diamond 2009). Parmi les exemples qui nous semblent les plus dramatiques, on citera les Indiens d'Amérique latine, véritablement exterminés par les colons européens, les Indiens d'Amérique du Nord, exterminés par les colons européens établis aux Etats-Unis ou encore les Aborigènes, assimilés de force par les colons établis en Australie (à ce sujet, voir l'excellent film "*Rabbit Proof Fence*", du réalisateur Phillip Noyce, en 2002).

Généralement, si un peuple résistait, il était vaincu par la force, ou alors par différentes formes d'assimilation plus ou moins "forcée" ou induite. Le résultat net, à de rares exceptions près, est qu'il ne reste pas grand chose de ces civilisations qui étaient extrêmement "riches" avant notre arrivée.

Depuis la deuxième moitié du 20^{ème} siècle, ce processus de disparition s'est cependant considérablement accéléré et, en l'espace d'une génération, il ne reste plus que quelques peuples autochtones qui vivent de manière réellement différente du monde occidental (voir liste en annexe 8.2).

Avec certes quelques variantes, le modèle occidental de consommation se retrouve désormais presque partout. Et ce modèle impacte violemment les modes de vie, à tous égards, surtout par la nécessité qu'il induit de passer par des circuits marchands. Ce qui était produit et consommé localement va devoir être vendu, pour avoir l'argent nécessaire à l'achat de ces biens "modernes", devenus indispensables.

Les traditions disparaissent, les relations entre les personnes changent rapidement, les modes de vie évoluent pour finir très vite par ressembler à ceux du Nord. Notons ici qu'il ne s'agit évidemment ni de mythifier le "bon sauvage", ni de vouloir revenir à un "c'était mieux avant", ni de dénigrer en bloc tous les bienfaits potentiels de la science occidentale, ni de vouloir culpabiliser notre génération pour ce qui a été commis par les précédentes, mais tout simplement de constater une uniformisation appauvrissante, et

surtout les moyens de ne pas se contenter de la déplorer (nous développerons ces aspects plus loin).

*Il y a par ailleurs de multiples contre-exemples, tel ce documentaire où l'on voit un jeune étudiant éthiopien se plaindre des conditions de vie dans les grandes villes (bruit, petite chambre, ...) et préférer finalement la vie de son village, semblant ainsi montrer que la fascination pour le monde moderne n'est pas une fatalité... (Référence: *Ethiopie, entre tradition et modernité*, de Claudia Palazzi et Clio Sozzani, diffusé en novembre 2014 par Arte)*

Les indiens Sarayaku d'Equateur ont adopté une attitude extrêmement critique vis-à-vis des "bienfaits de la civilisation occidentale", en préservant eux-mêmes de nombreux aspects de leur mode de vie, et en choisissant consciemment les technologies qu'ils souhaitent utiliser.

Ou encore ces réactions extraites du rapport "Le progrès peut tuer" (Survival 2007), qui montrent une évidente volonté de résistance :



« Les étrangers qui viennent ici prétendent toujours amener le progrès. Mais tout ce qu'ils nous apportent, ce sont des promesses vides. Nous ne voulons que notre terre. c'est ce dont nous avons besoins avant tout ».

Arau, un Penan, Sarawak, Malaisie, 2007.

« Ces lieux [les camps de relocalisation] ont fait de notre peuple des mendiants et des ivrognes. je ne veux pas de cette vie. D'abord, ils nous poussent à la misère en nous privant de notre terre, de notre chasse et de notre mode de vie. Puis ils nous traitent de moins que rien parce que nous sommes dans la misère ».

Jumanda Gakelebhone, Bushman, Botswana, 2007.

2.3. Pauvreté et injustice sociale

Au premier abord, la progression des pays émergents (et plus spécialement Chine, Inde, Brésil) semble montrer une apparente réduction des inégalités Nord-Sud. Voir par exemple le rapport du Programme des Nations pour le Développement (PNUD 2014).

Dans la réalité, quand on prend pour mesure les 10% les plus riches par rapport aux 10% les plus pauvres, toutes les inégalités sont en croissance: les inégalités entre le Nord et le Sud, mais également les inégalités au sein du monde occidental et celles qui sont désormais en plus forte croissance, les inégalités au sein des pays du Sud.

Comme l'explique très bien Thomas Piketty, *“l'inégalité économique n'est pas nouvelle, mais devient pire, avec de possibles impacts radicaux”* (“Economic inequality is not new, but is getting worse, with radical possible impacts”, at the TED 2014 Conference)

Plus que dans les campagnes, souvent pauvres mais dignes, c'est dans les villes du Sud que se concentre souvent une grande misère. Et le ressenti de cette misère est encore accentué par la proximité quotidienne avec une élite extrêmement riche, vivant “à l'occidentale”. C'est particulièrement frappant dans les villes des pays dits “émergents”.

1% de la population possède la moitié de la richesse mondiale (110.000 milliards de dollars)... (source: Oxfam 2015)

Cette disparité est énorme et l'accroissement des inégalités ne semble pas devoir s'infléchir. A tel point que cela finit même par se retrouver à l'ordre du jour des discussions de Davos, et par inquiéter des “responsables” occidentaux.

Même si la métrique est “contestable”, puisque n'intégrant que ce qui passe par des circuits marchands, et que les failles du PIB sont connues depuis longtemps (tout accident est positif pour le PIB, surtout s'il y a des blessés...). Robert Kennedy disait déjà qu'en résumé le PIB mesurait tout, sauf ce qui rend la vie digne d'intérêt.

Voir à ce sujet le rapport de plus de 300 pages (Stiglitz 2009) commis par trois brillants économistes reconnus et plutôt progressistes - Joseph Stiglitz, Amartya Sen et Jean-Paul Fitoussi - même si l'origine de la demande de ce “Rapport de la Commission sur la mesure des performances économiques et du progrès social” est un certain Nicolas Sarkozy - le même qui, entre autres faits marquants, prononça le

fameux discours de Dakar, “l’homme africain n’est pas encore entré dans l’histoire”... De toutes manières ce rapport dort dans un tiroir, et rien n’a changé dans la façon de mesurer les performances économiques.

En 2015, les 85 plus grosses fortunes au monde possèdent autant de richesses que les 3,5 milliards les plus pauvres (la moitié de la population mondiale). Ce que signifie que chacune de ces 85 personnes possède autant que 40 millions de personnes, et la tendance se poursuit...

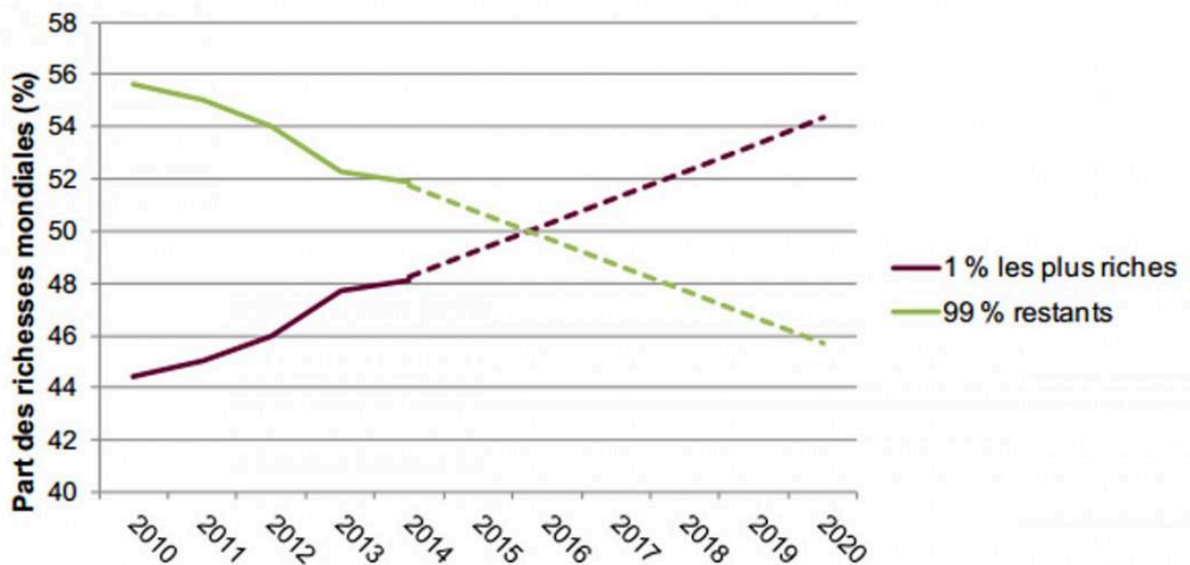


Figure 2.1 : Evolution de la richesse mondiale

(source: <https://www.oxfam.org/fr/rapports/insatiable-richeesse-toujours-plus-pour-eux-qui-ont-deja-tout>)

Une autre manière présenter ces mêmes chiffres est de regarder l’évolution du nombre de milliardaires requis pour cumuler autant de richesses que la moitié la plus pauvre de la population.

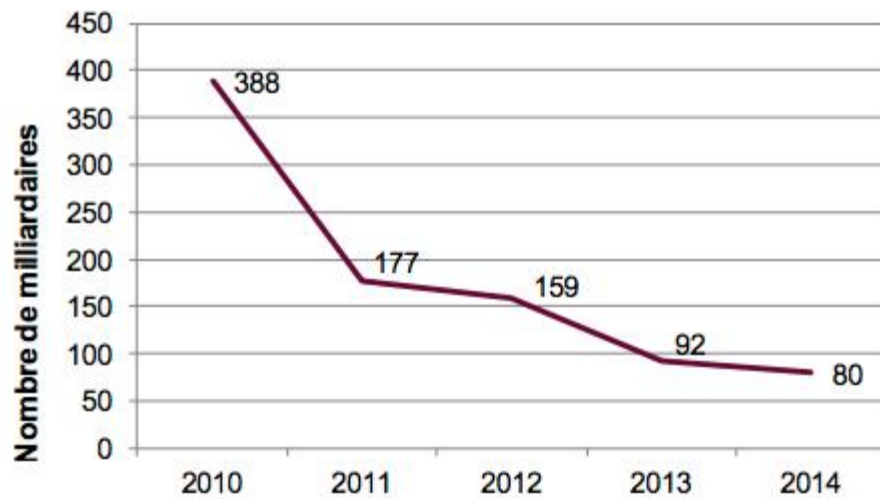


Figure 2.2 : Nombre de milliardaires équivalent aux 3.5 milliards les plus pauvres
(source: <https://www.oxfam.org/fr/rapports/insatiable-richeesse-toujours-plus-pour-c-eux-qui-ont-deja-tout>)

En janvier 2017, ils n'étaient déjà plus que huit à détenir autant de richesses que la moitié la plus pauvre de la population mondiale (Oxfam 2017) !

Oxfam a publié de nombreuses études sur le sujet, particulièrement bien documentées - le document dont est issu le graphique ci-dessus se basant sur 276 références... (voir sur le site www.oxfam.org)

2.4. Perte de confiance

La force du modèle occidental provoque la convergence des aspirations, et fait douter l'ensemble des civilisations du Sud. Il peut subsister des traditions, des cultures et des modes de vie spécifiques, mais les fondamentaux sont en train de devenir identiques partout. Or, à tous points de vue, la diversité constitue une richesse, et l'homogénéisation provoque un appauvrissement. On parle beaucoup de la perte de bio-diversité, mais la perte de diversité culturelle dans les civilisations du Sud est au moins aussi alarmante.

S'il reste aujourd'hui quelques centaines de civilisations relativement préservées dans le monde, la plupart sont d'une grande fragilité. Et il y a fort peu d'exemples pérennes de "résistance" à la généralisation du modèle occidental, au delà du maintien de certaines traditions. Nous en verrons plus loin quelques exemples significatifs, même si notre propos n'est pas d'en faire un recensement exhaustif.



Il y a bien longtemps, lors de mon deuxième séjour en Amérique Latine (décembre 1978

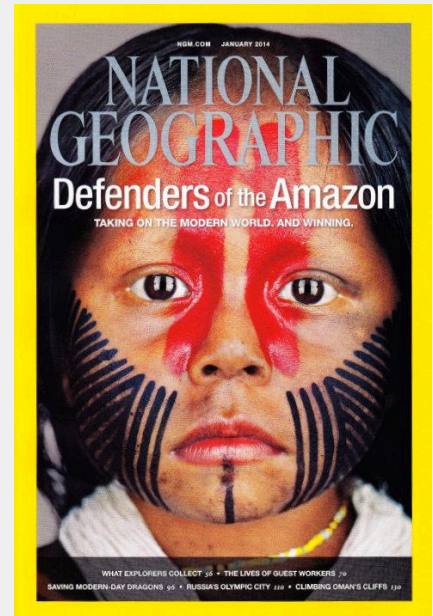
à juin 1979), j'avais été frappé par la musique de "Saturday Night Fever" inondant un marché andin - ce genre de constat très anecdotique est néanmoins révélateur des prémices de la mondialisation.

Dans un article du National Geographic (Brown 2013), Chris Brown décrit la "résistance" des indiens Tapayos par rapport au monde moderne.

Le ton est très américain, très optimiste sur cette résistance. Alors que la fascination vis-à-vis du monde moderne continue de s'exercer, surtout chez les jeunes, et surtout dans les zones périphériques, ce qui va probablement continuer à provoquer un "grignotage" des zones préservées.

Leur "résistance" me semble par ailleurs assez partielle - moteurs, téléphone, télévision impliquent la nécessité d'entrer dans un circuit commercial, et donc d'avoir des choses à vendre. En ne produisant plus uniquement pour assurer leurs besoins, le risque de dérive et de déséquilibre n'est jamais loin : produire plus, toujours plus, pour pouvoir échanger, et l'argent en arrive à remplacer le don ou la réciprocité qui existaient auparavant.

La description de cette résistance met en exergue des traditions qui perdurent, et non le mode de fonctionnement du groupe, en particulier son système économique. Or, ce sont bien les fondamentaux de leur culture et de leur économie qui sont en danger, beaucoup plus que certains rituels.



A l'inverse, après y avoir vécu de longues périodes en Amazonie, l'ethnologue française Emilie Barrucand décrit en détails leur mode de vie, et semble nettement plus pessimiste sur leurs chances de survie (Barrucand 2005).

Les chiffres sont également impressionnants : pour les seuls indiens d'Amérique du Sud, la population est passée de 3 à 4 millions au 16^{ème} siècle à 100 à 200.000 à la fin du 20^{ème} siècle.

Nous reviendrons plus loin sur cette fascination du monde moderne et les moyens de redonner confiance aux cultures locales.